

# ÉCOLOGIE ET CONTESTATION DE LA MODERNITÉ MÉCANISTE

**Dominique Bourg**

Philosophe et professeur honoraire à l'Université de Lausanne



Dominique Bourg est philosophe et professeur honoraire à l'Université de Lausanne, spécialiste des questions environnementales. Il dirige aux Presses universitaires de France les séries « L'écologie en questions », « Nouvelles Terres », avec Sophie Swaton et « Grands articles », ainsi que la revue *La pensée écologique*. Il a participé à plusieurs commissions dédiées aux questions environnementales dont la Commission Française du Développement Durable (CFDD), le Conseil National du Développement Durable (CNDD) et le Grenelle de l'environnement. Il est membre de plusieurs conseils scientifiques (ADEME, Fondation Nicolas Hulot, organe de prospective de l'État de Vaud, Fondation Zoein). Dominique Bourg est officier de la Légion d'honneur et a également été couronné de l'Ordre national du mérite. Il a été lauréat du prix « Promeneur solitaire » en 2003 et du Prix du Livre Environnement de la Fondation Veolia.

Les positionnements adverses concernant la transition écologique s'inscrivent dans le long cours. Ils opposent celles et ceux qui adhèrent au mouvement séculaire de la modernité à ceux qui la contestent à partir du mouvement qu'elle a elle-même fini par entamer. Il n'y a aucune raison à la disparition rapide de ce conflit d'interprétations. Les points de rupture qui ont conduit à l'émergence de la pensée écologique au 19<sup>e</sup> siècle sont en effet toujours présents, au travers des antagonismes contemporains opposant les « solutions » de la croissance verte et de l'éco-modernisme aux partisans de la décroissance des richesses matérielles. L'issue de la transition en cours, à la hauteur du parcours qu'elle cherche à surmonter, apparaît profondément incertaine. La transition écologique implique à tout le moins des changements profonds de nos modes de vie, au-delà des solutions purement techniques, nous invitant à repenser de façon fondamentale nos relations aux écosystèmes et au vivant en général.

## INTRODUCTION

Il n'est aucun consensus sur ce que pourrait signifier une transition écologique de nos sociétés, il n'y en a jamais eu, et il ne saurait y en avoir. La ligne de fracture passée, celle qui opposait dès les années 90, dans le cadre du développement durable, la durabilité forte à la durabilité faible, est *mutatis mutandis* la même que celle d'aujourd'hui. Cette ligne de fracture s'inscrit d'ailleurs dans un passé plus profond, remontant au 19<sup>e</sup> siècle et à la formation de la pensée écologique. C'est ce que nous allons succinctement montrer. Il ne saurait y avoir de consensus, parce que les dégradations écologiques résultent du succès même de la civilisation mécaniste moderne, elles en sont les conséquences nécessaires ; pour cette raison, les lectures possibles ne peuvent être consensuelles. Enfin, nous aborderons rapidement les raisons des dégradations en cours de l'habitabilité de la Terre et nous constaterons qu'elles nous renvoient à cette même ligne de fracture.





Non seulement il n'est pas de consensus sur ce que peut signifier une transition écologique des sociétés modernes, mais il n'en est pas même sur le bien-fondé d'une telle transformation. Le déni des difficultés écologiques ne disparaît nullement avec leur montée en puissance et en visibilité. La publication le 9 août 2021 de la partie sur les bases physiques du 6<sup>e</sup> rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), au cœur d'un été saturé d'événements extrêmes, suffirait, par les réactions suscitées, à nous le rappeler. Nous avons assisté à un florilège de tribunes climato-sceptiques et à de multiples réactions politiques de déni. Les Républicains nord-américains, sous la houlette de Trump et de son addition baroque de dénis – de celui de son échec électoral à celui du climat –, restent résolument climato-sceptiques. Et le déni écologique n'a pas pour seul objet le climat, il se renforce aussi en matière d'atteintes à la biodiversité et aux populations sauvages<sup>1</sup>. Et si nous ajoutons à ces deux premiers fronts environnementaux que sont le climat et le vivant, le troisième, celui de la disponibilité des ressources indispensables à nos activités économiques, le déni n'est pas moins présent. Il suffirait d'aller les quérir sous les océans, sur des astéroïdes ou sur la Lune, voire sur Mars. À ce déni plat de nos difficultés, s'ajoute une manière plus sophistiquée de déni, celle de la fuite spatiale et de la planète B. L'idée d'un exode sur Mars est popularisée par des milliardaires du type Musk ou Bezos, qui sont à l'écologie ce que Néron était à la sagesse et à la mansuétude. Rappelons les contraintes de la physiologie humaine adaptée à la gravité terrestre, peu propices donc à un voyage de sept mois dans une

*Il n'est aucun consensus sur ce que pourrait signifier une transition écologique de nos sociétés, il n'y en a jamais eu, et il ne saurait y en avoir*

capsule confinée, en apesanteur, qui transformerait à l'arrivée ses passagers en mollusques incapables de mobilité autonome.

Et évidemment rien de plus absurde qu'une « terraformation » de Mars. Quand bien même elle serait possible, et en moins d'un milliard d'années..., la masse de Mars ne serait pas suffisante pour y maintenir une atmosphère analogue à celle de la Terre<sup>2</sup>. Et pourtant des centaines de millions de personnes sont probablement maintenues dans cette absurdité parmi d'autres.

Il n'est pas non plus de consensus sur ce qu'il conviendrait de faire en matière d'écologisation des sociétés. Et sur ce plan, il n'est pas grand-chose de nouveau sous le soleil. Les points de rupture qui ont conduit à l'émergence de la pensée écologique au 19<sup>e</sup> siècle, sont toujours présents<sup>3</sup>. S'est en effet imposée, au sein d'un courant de pensée d'abord très minoritaire, la double idée suivante : la première est une méfiance quant à la capacité de nos techniques à surmonter toute difficulté, à dépasser toutes les formes de résistance que peut leur opposer la nature ; la seconde est une aspiration à refondre nos relations à la nature et, en premier lieu, à dépasser l'anthropocentrisme. Ces deux idées conjointes vont s'affirmer avec de plus en plus de force après la Seconde Guerre mondiale pour former un courant de pensée spécifique, distinct des autres grands courants modernes comme le socialisme, le libéralisme, le conservatisme, etc., et pour cette

2 Pour l'illusion de l'exode martien, voir Sylvia Elkström et Javier G. Nombela, *Nous ne vivrons pas sur Mars, ni ailleurs*, Paris, Éditions Favre, 2021 et Louis d'Hendecourt, « Avec sa faible gravité, Mars est incapable de retenir une atmosphère et personne, ni M. Musk ni le pape n'y pourra rien changer », *Le Monde*, 8 août 2021.

3 Voir Dominique Bourg & Augustin Fragnière, *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, Puf, 2014.

1 Voir Stéphane Foucart, « L'aube du biodiversité-scepticisme », *Le Monde*, 23-25 mai 2021, p. 34.





raison clairement identifiable. Or, l'opposition interne au développement durable, celle entre les durabilités faible et forte, est inséparable de la pensée écologique et de ses fondements. Caractérise en effet la durabilité forte, l'idée en premier lieu selon laquelle le capital reproductible, nos techniques, ne saurait en tous points se substituer au capital naturel détruit ; à quoi s'ajoute que seul le bien-être humain ne saurait être considéré, il convient aussi de considérer le bien-être des autres vivants<sup>4</sup>. On retrouve ici la critique de la toute-puissance des techniques et celle de l'anthropocentrisme. La figure contemporaine de ces oppositions fondamentales dresse aujourd'hui les « solutions » de la croissance verte, de l'éco-modernisme, avec le même credo technique, contre la décroissance des richesses matérielles, associée à un désir d'harmonie avec le milieu.

Ces oppositions successives tirent leur origine du fondement même de la pensée écologique. Cette dernière est tout autant une critique de la modernité mécaniste que le fruit de son autodépassement. Rappelons succinctement les choses. Apparaît à la fin du 16<sup>e</sup> siècle une nouvelle vision du monde, en dépit de ses précédents antiques, le mécanisme, selon

*Il n'est nullement question d'une résorption purement technique de nos surcroûts d'émissions, et non seulement d'un changement de nos modes de vie et de nos comportements, mais encore plus profondément de nos valeurs*

laquelle la nature n'est qu'un agrégat de particules matérielles inertes. L'humanité, pensante et inséparable de la flèche du temps, apparaît dès lors, par essence et par destinée, étrangère à la nature ainsi conçue. Ce qui s'imposera comme progrès apparaîtra dès lors comme un arrachement continu à la nature. L'idée consubstantielle à l'économie néoclassique d'une destruction indéfinie du capital naturel est l'expression de cette métaphysique. Celle d'une humanité détruisant progressivement la galaxie, énoncée par Nicolaï Kardachev puis Michio Kaku<sup>5</sup>, en est une autre.

La pensée écologique relève tout autant de la critique de la modernité que de son autodépassement. L'essor même des connaissances suscité par le mécanisme nourrit en effet de plus en plus sa contestation, notamment en termes de dualisme homme-nature : que l'on songe notamment à l'éthologie et à la mise au jour d'une pensée animale à mille lieux des animaux-machines, ou à la richesse d'expression du vivant végétal<sup>6</sup>. Il n'est pas plus possible de produire de façon algorithmique un théorème mathématique qu'une molécule

<sup>4</sup> Voir Bryan G. Norton, *Sustainability: A Philosophy of Adaptive Ecosystem Management*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

<sup>5</sup> Voir Michio Kaku, *Une brève histoire du futur*, Paris, Champs-Flammarion, 2016.

<sup>6</sup> Voir le dossier publié par *La Pensée écologique*, Repenser le statut des plantes, Vo. 6, 2021, <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-ecologique-2020-2.htm>.



vivante viable<sup>7</sup>. À quoi s'ajoutent les conséquences pratiques de la civilisation mécaniste qui débouchent sur le caractère partiellement anthropique des ex-catastrophes naturelles.

Nous tournons ainsi autour d'un conflit séculaire, inséparable et des difficultés externes que provoque l'essor de la civilisation mécaniste, et de son mouvement interne de dépassement. Il n'y a donc aucune raison de le voir disparaître, et moins encore rapidement. À quoi s'ajoute que la modernité a instillé depuis des siècles dans les esprits que la nature est fondamentalement stable et généreuse, qu'elle ne saurait nous surprendre, et qu'elle ne saurait opposer de véritables et durables résistances à nos techniques<sup>8</sup>. Les Trente Glorieuses ont comme marqué au fer rouge de la réussite nos mémoires culturelles. Notre échec est inaudible pour les modernes que nous restons encore. De l'Anthropocène, nous sommes prêts à entendre que nous sommes devenus la première force géologique sur Terre, mais non qu'il en découle, par effet boomerang, notre affaiblissement, que nous soyons condamnés à vivre sur une planète à l'habitabilité altérée et réduite, phénomène d'ores et déjà en cours.

Réaffirmons-le, c'est notre réussite matérielle, le confort qui en a découlé, tout du moins pour celles et ceux qui en bénéficient, qui est à l'origine de la situation de quasi-effondrement qui nous échoit désormais. Une forme de *double bind* civilisationnel. Les causes de l'altération de l'habitabilité de la planète sont limpides et ne souffrent pas la contestation. Les responsables sont les flux de matière et d'énergie sous-jacents à notre développement, lesquels sont très inégalement répartis. Les 1 % les plus riches émettent 15% des GES (gaz à effet de serre), les 10 % 52 % des émissions mondiales, et les 50 % les plus pauvres ne sont responsables que de 7 % de ces émissions<sup>9</sup>. Les flux de matières sont aussi mal répartis<sup>10</sup>. En revanche, en termes d'atteintes au vivant, chaque être humain ayant besoin d'une surface grosso modo équivalente pour régénérer son air, son eau et assurer la production alimentaire dont il a besoin, les responsabilités sont plus également réparties.

Dès lors, si l'on renonce au pari absurde, et plus encore dangereux qu'absurde, d'une perpétuation de la modernité, le chemin à suivre est très clairement balisé. Il convient tout simplement de mettre un terme à l'hubris énergétique et matérielle dans laquelle nous nous sommes laissés entraîner. Très concrètement, comme l'affirme dans un rapport récent l'Agence européenne de l'environnement<sup>11</sup>, il convient de produire drastiquement moins d'objets et d'aménager non moins substantiellement moins d'infrastructures. "Maintaining this position does not have to depend on economic growth. Could the European Green Deal, for example, become a catalyst for EU citizens to create a society that consumes less and grows in other than material dimensions?", («Le maintien de cette position ne doit pas dépendre de la croissance économique.

Le Green Deal européen pourrait-il, par exemple, servir de levier aux citoyens européens pour faire advenir une société qui consomme moins et qui croît au-delà des dimensions matérielles ?») peut-on y lire. Le scénario SSP1-1.9 du GIEC est également un scénario de décroissance énergétique, et donc matérielle, extrêmement rapide<sup>12</sup>. Il préconise une baisse de nos émissions avec une réduction de plus de la moitié à l'horizon 2030, et l'atteinte dès 2050 de la neutralité carbone ; avec les données de 2017 cela permettrait de ne pas dépasser un pic de 1,5 degré, ce qui n'a plus de sens cinq ans plus tard à raison de 50 GT/an.

Il va sans dire que dans les deux cas il n'est nullement question d'une résorption purement technique de nos surcroûts d'émissions, et non seulement d'un changement de nos modes de vie et de nos comportements, mais encore plus profondément de nos valeurs. Le défi est en effet de développer des activités, des modes de distinction et d'expression dont les contreparties matérielles devraient être faibles. Autrement dit des modes de réalisation de soi et de notre humanité légers en flux d'énergie et de matière. Le contraire de ce que nous avons appris au moins depuis l'essor de la civilisation industrielle. Il va sans dire enfin que ces objectifs s'inscrivent dans un mouvement de refonte fondamentale de nos relations aux écosystèmes et au vivant au général<sup>13</sup>. Autrement dit, il s'agit de concevoir un développement humain, sur fond de décline démographique, qui se fonde dans l'essor du vivant sur Terre et ne le détruit plus.

## CONCLUSION

Si l'on consent à surmonter les dénis évoqués, la tâche d'une transition écologique de nos sociétés est une tâche gigantesque, face à laquelle on ne peut que tâtonner. Il conviendrait de la mener à bien sous une triple contrainte : en premier l'adversité sociale et politique qu'elle ne peut que susciter ; *secundo*, la contrainte de temps, puisqu'après un demi-siècle d'inaction, ou peu s'en faut, si on remonte au rapport au Club de Rome et au Sommet de Stockholm, il convient de dématérialiser et de transformer pour partie nos sociétés en une dizaine d'années ; à quoi s'ajoute une troisième contrainte, celle imposée par des événements climatiques extrêmes qui continueront à s'intensifier sur fond de crise de la biodiversité.

7 Voir Nicolas Bouleau, *Ce que Nature sait. La révolution combinatoire de la biologie et ses dangers*, Paris, Puf, 2021 ; voir aussi <https://lapenseecologique.com/les-dangers-insoupconnes-de-la-biologie-de-synthese/> ; voir encore N. Bouleau avec D. Bourg, *Épistémologie et écologie*, à paraître aux Puf en 2022.

8 Voir Amitav Ghosh, *Le Grand Dérangement*, Marseille, Wildproject, (2016) 2021.

9 <https://www.oxfamfrance.org/climat-et-energie/combattre-les-inegalites-des-emissions-de-co2/>.

10 Heinz Schandl et al., *Global Material Flows and Resources Productivity: Assessment Report for the UNEP International Resource Panel*, Nairobi, UNEP, 2016.

11 <https://www.eea.europa.eu/themes/sustainability-transitions/drivers-of-change/growth-without-economic-growth>.

12 Initialement publié avec le Rapport spécial 15 de 2018, repris dans le 6ème Rapport, IPCC, Climate Change 2021. *The Physical Science Basis. Summary for Policymakers*.

13 Plus généralement, pour le changement de paradigme en cours, voir Dominique Bourg & Sophie Swaton, *Primauté du vivant. Essai sur le pensable*, Paris, Puf, octobre 2021.

